

tristesse. Elle revint sur ses pas et amena avec elle deux petites filles de paysans. La joie de ces enfants lui fut salutaire. Elle s'oublia elle-même en les écoutant causer, chanter, interroger, en les voyant rire, courir, s'abattre dans les fossés, s'attacher à sa robe. Ce cortège de gaieté et d'insouciance rendit bientôt à Valentine sa sérénité.

Paul, au contraire, perdait de plus en plus la sienne. Ayant à prévenir ses parents de son départ, il s'adressa d'abord à sa mère. Mais elle l'interrompit dès les premiers mots :

— Viens chez ton père, dit-elle.

Et elle l'emmena dans le cabinet du colonel. Paul formula en peu de mots son désir. Après qu'il eut parlé, M. de la Fosse le regarda et attendit quelques instants une explication que Paul ne donna pas.

— Mon cher fils, dit enfin le colonel en questionnant directement, pourquoi pars-tu ?

— Une affaire... dit Paul.

— Quelle affaire ?

— Je ne puis le dire.

— Tu as des secrets pour nous, Paul ! s'écria madame de la Fosse.

— Ta profession te retient ici, mon fils, reprit M. de la Fosse ; et, à moins d'avoir pour t'éloigner des raisons sérieuses...

— J'en ai.

— Quelles sont-elles ?

— Permettez-moi de me taire, mon père.

— Mon fils, dit madame de la Fosse, ton père est ton meilleur ami.

— A mon meilleur ami, répliqua Paul avec effort, je ne dirais rien.

— Et à votre père ? demanda M. de la Fosse en se levant.

Paul ne répondit pas. Le colonel vit passer sur le front de sa femme une paleur soudaine, et ajouta

presque aussitôt d'un ton de sollicitude et de bonté :

— Vous vous devez à vos fonctions, mon cher fils, et il ne vous est pas permis de les abandonner sans cause justificative. Un soldat ne doit pas désertir son poste. Que dirai-je au public qui voudra connaître les motifs de votre absence ?

— Le public !... murmura Paul avec un geste dédaigneux.

— Il a le droit de savoir où vous êtes lorsqu'il peut avoir besoin de vous ; vous êtes inscrit au tableau des membres du barreau. Il faut apprendre à respecter le public mon fils, si vous voulez qu'un jour il vous respecte

— Ah ! sans doute, mon père, s'écria Paul attendri, mais opiniâtre. Il me serait bien facile de vous faire un mensonge, mais je ne sais pas mentir. Ne suis-je pas d'âge à avoir un secret ? Qui s'occupe de moi ? Personne. Les plaideurs se passeront fort bien de ma présence. Il ne manque pas d'avocats. Je suis dans la nécessité de me créer des ressources. J'en avais par vous, il y a quelques mois. Vos bienfaits me permettaient de vivre et d'épouser une femme que j'aime. Mais, depuis que je ne suis plus fils unique...

— Mon fils ! dit M. de la Fosse en lui saisissant le bras.

Puis il ajouta à voix basse :

— Vous oubliez que votre mère est là.

— Ah ! que Dieu me foudroie ! s'écria Paul avec une explosion de honte et de douleur. Qu'il prenne ma vie puisqu'il m'ôte la raison. Ma mère... ma bonne mère !... Ah ! je ne puis plus vivre ainsi.

Madame de la Fosse fit un énergique effort pour imprimer à ses traits un calme qui n'était pas dans son cœur.

— Valentine sait que tu pars ? dit-elle par une de ces inspirations